

DOIS-JE REPUDIER MA FEMME?

Patrick BASSHAM

DOIS-JE REPUDIÉ MA FEMME ?

Roman



Que
Maitre Mugisho Mwendanga Mathieu,
Madame Baeni Lucie
Pour la relecture
Et tous ceux qui ont contribué à la rédaction de cet ouvrage
Se sentent remerciés ici

Et pour avoir été une bonne flamme
Une bonne mère,
Une bonne femme,
Une bonne maman pour moi,
Ce livre écrit depuis 2015 lui est dédié
Ma chère Maman Nyota NAMUHOKO
Dont l'âme exulte aux cieux

© kivuNyota pour la première édition, novembre 2020

Dépôt légal : novembre 2020

Contact : +243896494399, www.kivunyotaeditions.com

[Imprimé par KIVU NYOTA](#)

[Adresse : 14, av du Fleuve, Q. KASIKA](#)

AVANT –PROPOS

Au cours du mois de mars 2014, le poème que j'ai écrit à l'occasion m'a valu beaucoup de réactions de la part de mes lecteurs et mes auditeurs. Dans « *si j'étais une femme* », je me mets à la place de la femme et m'imagine l'importance de son rôle lourd au sein de la société. Je trouve que je ne réussirais, si j'étais une femme, cela étant une tâche très difficile. La femme qui est une flamme, une lumière qui éclaire la société par son amour, par sa sagesse, par ses meilleurs conseils ; c'est grâce à elle que sont devenus grands ceux qui réalisent des prodiges dans le monde.

Le rôle de la femme comme mère est aussi pénible, surtout être mère dans une société où il faut peiner pour survivre,

société où la guerre est fréquente ; élever des enfants sans travail, sans argent - puisque le mari crève du chômage depuis une décennie - or cette femme y arrive toujours parce que l'amour qu'elle a pour ses enfants est sans précédent. Elle les aime et les choisit même si ces derniers sont infirmes ou victimes d'une certaine maladie mentale. Je me dis que « *Si j'étais une femme, je prendrais les larges au vagissement du premier fils incertain ou le jetterais au fond du Muranga* »

Dans le même poème, je rends un hommage particulier à la femme de l'Est qui a vécu ces dernières années de guerre et dont le courage a joué un rôle important dans la promotion de la paix ; cette femme qui a fui la guerre avec trois bébés sur le cou pour passer des nuits à Kanyaruchinya, cette femme qui a vécu dans une zone en proie à la guerre sachant qu'à tout moment elle pouvait être victime de toute forme de violence, cette

femme qui a persévéré. Cette femme dont le courage était chanté par les ancêtres et continuera à l'être par les générations qui viennent. Je rends un hommage de grandeur et de prospérité à cette femme qui a assumé son rôle de flamme, son rôle de mère ; bref son rôle de femme.

Me recevant à *Pole Fm* pour parler de ce poème, Espoir Messo, un ami journaliste, m'a posé une question très pertinente qui m'a fait vaillamment réfléchir. La question était de savoir si je ne pensais pas exagérer dans mes vers, si ce sont toutes les femmes qui méritent tous ces éloges, s'il n'y a pas de femmes qui excellent dans le désordre, qui sont dépourvues de valeur féminine, qui ne savent pas comment jouer leur rôle de femme ou d'épouse pour leurs maris, de flamme et de mère pour leurs enfants ; des femmes qui abandonnent leurs fils parce qu'elles se reprochent de les avoir enfantés indignement ou pour tout autre

motif. Je dois avouer que cette même question posée plus tôt et plus tard par beaucoup d'autres qui avaient lu et écouté le poème a vaillamment contribué à la rédaction de ce roman.

Le même poème m'a valu une invitation à participer à trois journées de réflexion organisées par Pole Institute à l'occasion du mois de la femme 2014 du 18 au 20 mars 2014 sur le thème : *«la place de la femme dans les coutumes ancestrales, des faits d'actualité ? »* L'ONG Pole Institute voulait surtout jeter un regard dans les coutumes de différentes tribus présentes au Nord-Kivu qu'elles soient autochtones ou non, identifier celles qui rétrogradaient la femme afin de pouvoir discerner la place qu'elle occupe dans la société actuelle. C'était aussi pour comprendre le sens que les femmes et les hommes de Goma attribuent à la lutte pour le genre, ce qu'ils pensent concrètement du mois de mars,

cela pour aboutir à de nouvelles pratiques sociales.

Les différents thèmes traités variaient selon la présence de chaque tribu représentée. Il s'est bien agi de la place des femmes dans la culture Lega, Sakata du Bandundu, Baluba du Kassai, Nandé, Bashi, Hundé, Banyarwanda (Hutu et Tutsi)

Ainsi beaucoup de pratiques rétrogrades ont-elles été identifiées dans toutes ces tribus comme par exemple, chez les Lega, la femme qui n'avait pas droit de se choisir un conjoint ou ne pouvait manger certains aliments comme la poule, l'antilope, cela étant un tabou ; la même femme qui ne pouvait participer au *lusu* même chose dans le *Tshahanda* chez les Nandé même si l'unique femme habilitée était celle ayant déjà atteint la ménopause ; chez les Shi, la femme qui n'avait pas le droit au lait de vache en période de menstruation, elle était

considérée comme vache gagnée dans la famille car c'est avec cette dernière que ses frères devraient se marier ; chez les Hundé, la femme qui n'avait pas le droit de dormir devant son mari ou la femme qui n'avait pas le droit à l'héritage.

Ces interdits et tant d'autres ont été évoqués au cours de ces trois journées de réflexion qui voulaient – je le rappelle-s'enquérir de l'existence de telles pratiques dans la société actuelle.

Cet ouvrage « ***Dois-je répudier ma femme ?*** » est pour moi une réponse à différentes questions me posées ou « restitution » et réaction au thème développé au cours des trois journées de réflexions organisées par Pole Institute auxquelles j'ai participé. Existe-t-il des femmes qui aient démissionné à leur véritable rôle ? Oui, elles existent car celles dont il s'agit ici en peignent l'existence! C'est vrai les hommes sont aussi nombreux à demeurer

irresponsables. Insister sur la femme recouvre une motivation purement sociale car la femme, dit-on, est la lumière de la société. Aussi, « éduquer une femme, c'est éduquer toute une société »

La présence ici d'une autre forme de discrimination – bien que ce soit selon moi un rayonnement à tendance négative – n'exclue pas le fait que la femme doive faire la part des choses entre sa place et celle de son mari selon la société africaine.

Comme dans nos anciennes traditions, l'infidélité n'est reconnue que chez la femme uniquement. Celle-ci doit être punie sévèrement sinon chassée et bannie de la société. Mais qu'est-ce qui est réellement à la base de ce vent violent d'infidélité qui commence à souffler aujourd'hui dans les arbres des foyers, certains encore à la fleur de leur âge ?

Mariant les deux problématiques, celle réagissant aux commentaires de « si

j'étais une femme » et celle situant la femme dans la société moderne pour s'imprégner de sa métamorphose positive. Quels sont les défis à relever pour atteindre une égalité durable dans la société ? Que pouvons-nous rejeter parmi les pratiques coutumières d'actualité qui discriminent les femmes et les hommes, tel que voulu par le thème de l'atelier de Pole Institute ? Je me permets ici de dénoncer cette femme qui déshonore la femme, celle qui ignore complètement son véritable rôle bien qu'aujourd'hui, d'une certaine part, elle soit exempte de certaines mutilations conjugales et sociétales, et d'autre part, elle soit victime de quelques miettes de discrimination éparses dans nos sociétés.

La question dans le titre « ***Dois-je répudier ma femme ?*** » mise ici dans la bouche de Richard, traduit-elle une prise de conscience subite de cette autre forme d'« injustice » de la part de cet homme ?

Richard se demande s'il doit vraiment répudier sa femme pour une faute dont il se reproche lui-même et à la base de laquelle il se sent avoir joué un rôle pour raison d'irresponsabilité.

Je me dis que c'est la femme elle-même qui doit lutter pour son propre essor et pour son intégration dans la société, aujourd'hui et demain. Elle doit mériter la « fameuse parité » pour laquelle elle continue de se battre ardemment. Elle doit s'éduquer, se faire confiance et faire confiance en l'ensemble du monde féminin.

Pour y arriver, elle doit être une femme exemplaire, une vraie mère, une vraie femme... elle doit commencer par la base, comme le veut aussi ce proverbe Nandé qui prétend que « *si vous voulez entrer dans le salon de quelqu'un il faut d'abord entrer par la chambre* ».

Par ailleurs, lorsque j'ai commencé à réfléchir sur ce livre, la série des

conversations que j'ai obtenues sur le thème avec quelques chrétiens de l'église où je prie m'ont permis de comprendre les raisons de certaines disputes au sein des ménages, des raisons qui, très souvent, conduisent à la séparation entre deux conjoints. J'ai eu la chance de m'entretenir avec quelques mariées et avancées en âge qui m'ont grandement édifié à ce sujet : Le problème de salaire recelé par le mari, l'exagération d'ébriété de celui-ci, la convoitise de la femme qui désire obtenir plus que ce que peut son mari parce qu'influencée par un « mauvais entourage », l'implication souvent obscure de la belle-famille ou la considération par le mari ou la femme de sa famille au détriment de celle de son (sa) conjoint (e), le problème ou le conflit sans raison de la femme avec sa belle-sœur et bien d'autres réalités font objet ici.

Patrick BASSHAM, Dois-je répudier ma femme ?

Patrick BASSHAM, Dois-je répudier ma femme ?

CHAPITRE DEUX

Irène marchait très lentement venant des toilettes. Faite en bâche, la tinette était située dans un coin de la clôture. Pour y aller, on empruntait un minuscule sentier situé à gauche et à droite par un champ d'haricots, de manioc et des courges plantés pêle-mêle. Etroite, la chiotte n'était pas vraiment un lieu d'aisance. A l'intérieur, on pouvait voir facilement la personne une fois debout. Les femmes qui voulaient épargner leur décence préparaient un pagne pour couvrir la petite porte du WC. La bâche étant légère, elle ne protégeait pas très bien l'intimité. Un simple vent la mouvait et donnait

l'occasion à quelqu'un à l'intérieur d'être lorgné de l'extérieur.

Irène venait de se réveiller. Elle approchait, pâle, vêtue de sa robe de nuit. Entre ses mains un petit bidon qu'on avait déjà coupé en deux parties qu'elle utilisait la nuit par peur de l'insécurité car sa parcelle n'était pas clôturée et elle était située à proximité d'une rue.

- Il faisait déjà neuf heures.

- Tu es malade ? demanda Denise qui l'attendait déjà à l'extérieur de sa maison.

- Non pourquoi ?

- Ne me dis pas alors que c'est maintenant que tu te réveilles.

- C'est maintenant. Je ne vois pas où est le problème. Tu vois, Chance a presque tout terminé.

Chance était la domestique de la maison. Le mari d'Irène l'avait ramenée de

Kiwanja, une cité située dans le territoire de Rutshuru, au Nord de Goma.

- Et Madame se réveille alors à neuf heures ! *Ema Da !*

- Oh cousine ! Laisse tomber. Entre dans le salon, je vais me changer.

Denise se leva, donna le sachet vert qui contenait de la braise à son amie Irène.

- Mon mari m'a donné de l'argent pour payer de la braise ce matin. Tu vois, il me donne aujourd'hui beaucoup d'argent grâce aux conseils que tu m'as toujours donnés.

- Ah c'est gentil de ta part. Tu es une meilleure amie, tu sais.

Elles entrèrent toutes les deux dans le salon qui n'était pas encore torchonné et arrangé. Une lampe à pétrole somnolait encore sur une table en bois près d'un gobelet et d'une fourchette. Il y avait

encore des résidus de haricots sur le pavé, des tapis pêle-mêle dans le salon, sur le canapé, d'autres au sol. Daniel le bébé de la maison jouait avec la veille.

Quand Irène fit irruption dans le salon, elle sentit quelque chose comme une vague de honte lui traverser le visage. Mais elles deux étaient quelques fois pareilles. Pourquoi avait-elle honte ?

Toutefois, elle fit mine de rien, prit feu et appela furieusement sa domestique :

- Chance ?

La fillette apparut près de sa patronne quelques secondes après.

- Explique-moi ce désordre.

- Il n'y avait pas d'eau. J'ai été obligée de descendre au lac. C'est maintenant que je viens de rentrer.

- Mais toi tu es partie quand Baba Daniel allait au travail.